

Sophie Dumoulin

Université du Québec à Montréal
Université de Lorraine

La « liaison inconvenable » dans
Adolphe de Benjamin Constant.
Entre le don et le contre-don

Pour les hommes mêmes, il n'est pas indifférent de faire ce mal. [...] Ils pensent pouvoir rompre avec facilité le lien qu'ils contractent avec insouciance¹.

Benjamin Constant
« Préface de la seconde édition », *Adolphe*

Après avoir passé une soirée en compagnie d'un ami de son père, Adolphe sillonne la campagne, retardant le moment de retourner auprès d'Ellénore, son amante. Il désire être seul. Il médite sur la « liaison inconvenable » qui le consume depuis maintenant trois ans et ressent plus que jamais l'oppression de son inaction dans une situation qui, il le sait, lui est préjudiciable.

1. Benjamin Constant, « Préface de la seconde édition », *Adolphe*, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2005, p. 30. Sauf exception, les citations seront tirées de cette édition et seront désormais indiquées entre parenthèses dans le texte avec la mention A.

« J’apercevais dans Ellénore la privation de tous les succès auxquels j’aurais pu prétendre » (A, p. 97), dira-t-il. Au fil de sa marche, et alors qu’il rêve à la femme idéale avec qui il pourrait réparer toutes ses erreurs, Adolphe se rend compte qu’il s’est insensiblement rapproché du château de sa maîtresse. Il s’arrête et emprunte une autre route pour s’éloigner encore. L’obscurité grandissante et le calme ambiant lui procurent un certain apaisement :

Je promenais mes regards sur l’horizon grisâtre dont je n’apercevais plus les limites, et qui par là même me donnait, en quelque sorte, la sensation de l’immensité. Je n’avais rien éprouvé de pareil depuis longtemps. (A, p. 100.)

Depuis longtemps en effet Adolphe n’a plus cette perspective ouverte et distancée par rapport aux choses. Les tribulations de sa liaison bornent sa vue. N’empêche. Au terme de ses méditations, Adolphe s’en remet à la providence, il s’abandonne à la passivité et revient à son amante, franchissant avec rapidité la distance qui les sépare.

Donné à lire au chapitre 7 du roman de Benjamin Constant, cet épisode de l’errance nocturne du protagoniste revêt à nos yeux une importance toute particulière pour la compréhension d’ensemble de l’œuvre, en ce qu’il investit, croyons-nous, les principaux enjeux au cœur de la relation entre Adolphe et Ellénore. La « liaison inconvenable », ainsi que la qualifie le baron de T*, cet ami du père d’Adolphe, soulève effectivement des questions de distance et de proximité, d’éloignement et de rapprochement. La question surtout de la mesure dans la perte (et la quête) des repères par rapport à ce qu’il *convient* de faire.

Le poids des conventions... et de l’opinion

Avant d’examiner les mécanismes opératoires de la relation, demandons-nous d’abord : en quoi cette liaison est-elle inconvenante? Ici intervient ce que l’on pourrait appeler le personnage collectif du roman, c’est-à-dire « l’opinion commune » (A, p. 63). L’opinion

d'une société dont Adolphe dira : « Elle pèse tellement sur nous, son influence sourde est tellement puissante, qu'elle ne tarde pas à nous façonner d'après le moule universel. » (A, p. 43.) C'est, de fait, le regard extérieur qui *a priori* sanctionne la nature convenable ou inconvenante d'une conduite, et ce, en vertu d'un consensus collectif sur certaines règles à respecter.

Constant enracine son court roman dans la sociabilité qu'il connaît de son époque, et à partir de l'histoire d'Adolphe et d'Ellénore, il en montre les travers particuliers. Il expose ainsi, comme il le note dans la préface de la troisième édition du roman, le poids

d'une société toute factice, qui supplée aux principes par les règles et aux émotions par les convenances, et qui hait le scandale comme importun, non comme immoral, car elle accueille assez bien le vice quand le scandale ne s'y trouve pas. (A, p. 33.)

Dès le début du récit est posée l'idée que l'amour ne peut s'abstraire des contraintes sociales. Aussi la liaison entre Adolphe et Ellénore apparaîtra-t-elle d'emblée inconvenante, car elle sera justement marquée du sceau du scandaleux.

Ellénore est de 10 ans l'aînée d'Adolphe. Et elle est au départ déjà la maîtresse d'un autre homme, le comte de P* — un ami de la famille d'Adolphe. Issue d'une noblesse ayant connu la ruine, forcée de quitter en bas âge sa Pologne natale et exilée en France, elle a rencontré le comte alors qu'elle vivait dans la misère et grâce à ses charmes. De nombreuses années de dévouement dans cette union, qui a vu naître deux enfants, lui ont néanmoins assuré un niveau de respectabilité sociale. La liaison s'inscrit donc dans l'infidélité d'une femme (d'une mère) qui, avec l'ascendant du comte de P*, avait réussi à s'élever au-dessus d'un passé trouble.

Mais ce n'est pas tout. Cette liaison inconvenante est également « inconvenable ». Autrement dit, elle n'obéit pas aux convenances d'une part, et, d'autre part, elle ne convient pas. Elle est inappropriée, en l'occurrence ici, pour Adolphe. Rappelons que « par son *incipit*,

[le récit] se situe dans la veine du roman d'apprentissage, concentré sur le moment de l'entrée dans la vie sociale² ». À 22 ans, Adolphe vient en effet de terminer ses études, et il doit maintenant endosser son rôle dans la société : il « a une carrière à faire et un rang à conquérir³ ». Or, ce moment est vécu comme une crise. Et si Adolphe se rend coupable de repousser ses devoirs quant à la construction de son identité sociale et professionnelle, en y substituant une éducation sentimentale, c'est surtout Ellénore qui sera perçue comme un obstacle dans le cheminement du protagoniste. La liaison est « inconvenable » pour Adolphe, car elle l'éloigne de ce qui lui conviendrait — toujours selon, bien sûr, les règles de convenance : entreprendre une carrière, trouver une femme respectable, fonder une famille.

Construit à partir de la voix du protagoniste, le récit constitue en ce sens un espace de réflexion sur le rôle que joue la société dans la sphère de l'intime, et sur la place de l'individu dans un univers régi par des conventions strictes. Aussi le *Je* narratif se révèle d'un autre intérêt à nos yeux. Alors qu'il expose le pouvoir de l'« opinion », il met par ailleurs en lumière les rouages secrets du drame que vivent Adolphe et Ellénore, nous permettant ainsi de répondre à cette autre question : pourquoi la liaison, inconvenante à maints égards, persiste-t-elle?

L'impossible séparation

Du roman l'on retient volontiers les intermittences du cœur d'Adolphe, qui n'a de constant que le nom de son créateur, sans parfois reconnaître les raisons expliquant, à la source, ces va-et-vient caractériels. Il nous paraît toutefois évident que le caractère problématique de la liaison ne tient pas qu'à sa nature transgressive en regard tant des convenances sociales que du code de conduite

2. Jean-Marie Roulin, « Présentation », dans Benjamin Constant, *Adolphe*, Paris, Flammarion, coll. « GF », 2011, p. 35.

3. *Ibid.*, p. 12.

auquel Adolphe devrait se conformer. Nous croyons de fait qu'il tient également aux mécanismes qui sous-tendent la relation et maintiennent les amants dans un état permanent de dépendance. Ces mécanismes, ce sont ceux du « système des dons contractuels⁴ », tel que modélisé par Marcel Mauss, et suivant lequel (pour reprendre les formulations de l'anthropologue) un « don entraîne nécessairement la notion de crédit⁵ », un don implique « obligation et intérêt économique⁶ ». Il s'inscrit dans un système de « prestation totale [qui] n'emporte pas seulement l'obligation de rendre les cadeaux reçus; mais [...] en suppose deux autres aussi importantes : obligation d'en faire, d'une part, obligation d'en recevoir, de l'autre⁷ ».

Donner, recevoir, rendre. Cette logique de la réciprocité est bel et bien, dans le roman, le *modus operandi* de la liaison, où les cadeaux prennent essentiellement la forme de dons de soi. Dons en apparence libres et gratuits, mais qui sont, en fait, pénétrés de calculs, très souvent de mauvais calculs, et qui greffent à la relation une sorte de contrat implicite. Aussi lorsqu'Adolphe dit « Ce n'est pas le plaisir, ce n'est pas la nature, ce ne sont pas les sens qui sont corrupteurs; ce sont les calculs auxquels la société nous accoutume » (A, p. 64), il exprime sans le savoir un des principes maussiens : le don peut être dangereux à prendre.

Les calculs d'Adolphe sont à l'origine de la liaison. Par vanité d'abord, il entreprend de séduire Ellénore en échafaudant « plans habiles et [...] profondes combinaisons » (A, p. 50), et lui écrit une lettre chargée d'« une agitation qui ressembl[e] fort à [de] l'amour » (A, p. 51). Devant le refus d'Ellénore, Adolphe s'échauffe et se donne

4. Marcel Mauss, *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Quadrige », 2007, p. 77.

5. *Ibid.*, p. 139.

6. *Ibid.*, p. 66.

7. *Ibid.*, p. 87.

davantage, au point d'éprouver une réelle passion. Il multiplie les démarches : visites, lettres, sommation, jusqu'à ce que, au bout de plusieurs semaines, le refus d'Ellénore se transforme en réserves, en conditions, en contraintes, et que peu à peu elle s'abandonne au langage amoureux. Les efforts calculés d'Adolphe portent leurs fruits : « Elle se donna enfin toute entière. » (A, p. 64.) Convaincu alors que cette liaison ne peut durer, Adolphe s'investit complètement. L'infidélité, l'écart d'âge, la différence des situations, son départ imminent pour retourner auprès de son père lui font dire : « toutes ces considérations m'engageaient à donner et à recevoir encore le plus de bonheur qu'il était possible » (A, p. 67). C'est ainsi que la relation passe à un autre niveau : « Ellénore était sans doute un vif plaisir dans mon existence, mais elle n'était plus un but : elle était devenue un lien. » (A, p. 66.) La logique économique se met en place et donne le coup d'envoi à la circulation des dons et contre-dons suivant un jeu de redevances et d'obligations interminable.

Le roman offre à lire en effet la tragédie d'une mésalliance programmée par l'incompatibilité des attentes que chacun se fait. Ellénore, personnage sacrificiel et d'un éternel dévouement, vit cette idylle sans modération, elle donne et se comporte « sans ménagement et sans calcul » (A, p. 105) — ce qu'Adolphe n'avait pas considéré dans son équation de départ. Faisant fi de l'opinion, elle quitte le comte de P* et abandonne ses enfants, de même que la respectabilité sociale que cette union lui avait assurée. Don qu'Adolphe acceptera bien qu'il ne l'ait jamais demandé et en désapprouvait l'idée. « Tour à tour haute et suppliante, tantôt prévenante, tantôt susceptible » (A, p. 107), Ellénore perdra, en somme, tout sens de la mesure dans ses jugements et ses comportements :

J'étais mécontent de ma situation, elle s'imaginait que je l'étais de la sienne; [...] sa position fautive jetait de l'inégalité dans sa conduite et de la précipitation dans ses démarches. Elle avait l'esprit juste, mais peu étendu; la justesse de son esprit était dénaturée par l'emportement de son caractère, et son peu d'étendu l'empêchait d'apercevoir la ligne la plus habile, et de saisir des nuances délicates. (A, p. 106-107.)

Ellénore ne calcule pas, et pourtant elle calcule. Elle use de stratagèmes afin de conserver l'affection d'Adolphe, notamment quand elle joue la coquette en compagnie d'autres hommes pour attiser sa jalousie. Elle mesure les distances et comptabilise les mois, les jours, voire les heures qui la séparent (ou pourraient la séparer) de son amant — Adolphe dira en ce sens : « Il m'était quelquefois incommode d'avoir tous mes pas marqués d'avance et tous mes moments ainsi comptés. » (A, p. 65.) C'est qu'en échange de ses sacrifices, Ellénore se voit en droit d'obtenir d'Adolphe ce qu'elle désire. Soit qu'il demeure le plus souvent, et le plus longtemps, à ses côtés, à l'entretenir de sentiments amoureux.

Aussi Adolphe, « personnage de l'impuissance et de l'inaction⁸ », demeurera. Il prolonge ses séjours chez Ellénore; il s'éloigne chaque fois sous promesse de la retrouver rapidement; il l'accompagne en Pologne lorsqu'elle doit régler la question de son héritage. Adolphe reste dans la « liaison inconvenable » par faiblesse, sympathie, orgueil, par nécessité également, croit-il, de défendre Ellénore, de la protéger contre l'« opinion », et de la ménager — elle est si dévouée, il ne veut pas l'affliger de douleur. Il reste enfin pour lui éviter de nouveaux sacrifices, sachant que s'il quitte elle le suivra, et qu'elle négligera du coup « tous les calculs de la prudence » (A, p. 108). Elle irait même jusqu'à abandonner en Pologne le procès qui doit statuer sur la fortune léguée par son père. Au fur et à mesure que s'éteint son amour, les dons d'Adolphe se font ainsi par *devoirs*, non plus par générosité aveugle. Le sentiment de reconnaissance de dette remplace le sentiment du cœur, voire le sentiment de reconnaissance tout court.

Quiconque est au fait des risques associés à tout système de dons contractuels ne peut s'étonner du cours de la relation entre Adolphe et Ellénore. Il s'agit d'ailleurs selon Pierre Bourdieu, dont les réflexions prolongent celles de Mauss, d'une suite logique dans

8. Jean-Marie Roulin, *op. cit.*, p. 6.

l'« économie des biens symboliques⁹ ». Inscrit dans une temporalité, le don revêt tôt les traits d'une dette, alors que celui qui reçoit est contraint de rester le débiteur de celui qui a donné, et ce, jusqu'à ce qu'il rende. Cette mesure temporelle permet tout autant qu'une certaine forme de violence, ici indissociable des enjeux de pouvoir, s'introduise dans le lien¹⁰.

Il est clair que, dans le roman, Adolphe est un perpétuel débiteur. Car Ellénore, elle, ne cesse de se donner. Et de la violence, il y aura au sein du couple, qui finit par vivre « d'une espèce de mémoire du cœur » (A, p. 92). Très vite les discussions deviennent orageuses; très vite, ce sont les rancunes et les reproches mutuels qui circulent dans la relation. Adolphe surtout sera fâché de souffrir un lien qu'il est incapable de briser, alors qu'il n'éprouve plus que de la pitié pour Ellénore, ayant épuisé tout son amour.

Et victimes et bourreaux, les amants deviennent donc esclaves l'un de l'autre, puisque prisonniers du système économique sur lequel repose la liaison. Peu à peu ils se résignent à entretenir « des rapports forcés, quelquefois doux, jamais complètement libres, y rencontrant encore du plaisir, mais n'y trouvant plus de charme » (A, p. 71). Adolphe se voit porter le poids de chacun des gestes que pose Ellénore en croyant satisfaire à ses exigences, tout nouveau don recelant à ses yeux un nouveau droit qu'elle revendique et qui, chaque fois, le « charg[e] de nouvelles chaînes » (A, p. 111). Situation on ne peut plus embarrassante pour Adolphe, dont

9. Pierre Bourdieu, « L'économie des biens symboliques », *Raisons pratiques*, Paris, Seuil, coll. « Points essais », 1994.

10. Voir également, à ce sujet, les explications de Florence Weber, qui met en relation les réflexions de Bourdieu et les mécanismes du système maussien : « C'est ce laps de temps qui permet au donateur à la fois de faire violence au donataire [...] et de masquer cette violence sous une apparence de générosité sans calcul. Bourdieu s'inscrit ainsi dans une des pistes ouvertes par Mauss, celle de la fiction et du mensonge social. C'est aussi cet intervalle de temps qui rapproche le don de la dette : le donataire entre dans la dépendance du donateur, devient son obligé. » (Florence Weber, « Vers une ethnographie des prestations sans marché », préface à Marcel Mauss, *op. cit.*, p. 24.)

l'esprit d'indépendance et la soif de liberté ont toujours prévalu. L'on comprend mieux maintenant les célèbres inconstances du personnage. L'on comprend mieux également « les difficultés d'une relation vécue dans l'obsession d'une impossible séparation¹¹ ». Rompre, pour Adolphe, ce ne serait pas seulement détruire un passé, ce serait surtout renier un engagement au risque d'être hanté par le sentiment de ne pas avoir rempli sa part du contrat.

Aussi le prix à payer pour cette « liaison inconvenable » sera-t-il élevé pour les deux parties. Ellénore aura sacrifié fortune, enfants, considération sociale. À la suite de sa rupture scandaleuse avec le comte de P*, l'opinion s'élèvera contre elle, et elle se verra « tombée pour jamais dans l'état dont, toute sa vie, elle avait voulu sortir » (A, p. 75). Elle y laissera enfin (justement) sa vie, succombant à une fièvre des plus romantico-dramatiques après avoir été informée qu'Adolphe ne l'aimait plus et était résolu à la quitter... dans un proche avenir. Seule cette mort d'ailleurs déliera Adolphe de ses engagements. Jusqu'à la fin il restera aux côtés d'Ellénore, et ce n'est qu'au moment où celle-ci rend son dernier souffle qu'il pourra dire : « Je sentis le dernier lien se rompre » (A, p. 127). Adolphe, lui, aura oublié son pays, négligé sa famille, ses amis, ses intérêts sociaux et professionnels. Cette liaison lui aura également coûté son indépendance, sa « jeunesse consumée dans l'inaction » (A, p. 70), sa réputation — car l'opinion lui reprochera d'être un séducteur sans scrupules qui, « pour contenter une fantaisie momentanée » (A, p. 74), n'aura pas hésité à détruire un ménage respectable. Et si la mort d'Ellénore lui redonne sa liberté, Adolphe ne retrouvera finalement ni sérénité ni constance, accablé par le poids d'avoir brisé un cœur qui l'aimait, plongé dans le deuil d'une dépendance qui l'avait si souvent révolté, abandonné à la langueur d'une vie sans but, sans contraintes... sans chaînes. L'ultime don d'Ellénore aura encore été, semble-t-il, assorti d'un contre-don.

11. Jean-Marie Roulin, *op. cit.*, p. 6.

Défaut de calibrage

En raison de ses particularités contractuelles, la « liaison inconvenable » entre Adolphe et Ellénore est traversée, on le voit, par des questions de distance et de proximité. De ce fait qu'il engage le don de soi, le système économique qui sous-tend la relation entraîne les amants dans une dynamique de rapprochements et d'éloignements, et ce, sur divers plans. Rapprochements et éloignements physiques d'abord, dans le temps et l'espace. Mais aussi par rapport à l'amour, là où les cœurs en arrivent manifestement à ne plus se rejoindre :

Nous nous attaquions donc tour à tour par des phrases indirectes, pour reculer ensuite dans des protestations générales et de vagues justifications, et pour regagner le silence. [...] Quelquefois l'un de nous était prêt à céder, mais nous manquions le moment favorable pour nous rapprocher. Nos cœurs défiants et blessés ne se rencontraient plus. (A, p. 91.)

L'histoire d'Adolphe et d'Ellénore a, pourrait-on dire, deux mesures.

Du reste, ce problème de calibrage dans le sentiment amoureux n'est pas sans nous rappeler la crémaillère¹². Moins le rite de pendaison, connu encore aujourd'hui sous la forme d'un repas commun (ou dans ses variantes), que l'instrument lui-même, symbole de l'entrée en ménage — cette tige de fer munie de crans qui permet de suspendre des marmites à différents degrés du feu, plus près ou plus loin des flammes, et que, suivant la tradition, les nouveaux mariés installaient dans l'âtre de la cheminée au moment du mariage ou de la prise de possession de leur nouvelle demeure. Devant les coquetteries auxquelles s'adonne Ellénore dans sa société polonaise, et que nous avons évoquées plus tôt, Adolphe ne dira-t-il pas :

J'ai su par elle dans la suite, et les faits me l'ont démontré, qu'elle agissait ainsi par un calcul faux et déplorable. Elle

12. Voir Arnold Van Gennep, *Les rites de passage*, Paris, Éditions A. et J. Picard, 1981, p. 31. Et sur l'étroite interrelation entre la crémaillère, la marmite et la flamme, voir Yvonne Verdier, « Repas bas-normand », *L'Homme*, t. 6, n° 3, 1966, p. 92-111.

croyait ranimer mon amour en excitant ma jalousie; mais c'était agiter des cendres que rien ne pouvait réchauffer. (A, p. 108.)

Ellénore, en effet, cherche constamment à se rapprocher d'un feu éteint, alors qu'Adolphe est incapable de s'éloigner d'un feu qui brûle trop.

Enfin, les mécanismes inhérents à la liaison déterminent également la position des personnages par rapport à ce qui est convenable, inconvenant... et *inconvenable*. Dans le roman, et en l'occurrence pour Adolphe, demeurer auprès de l'autre rime avec éloignement des devoirs selon les convenances sociales. Or, demeurer auprès de l'autre, c'est aussi respecter ses devoirs en vertu du contrat amoureux. Logique *a priori* paradoxale, mais qui s'explique aisément. En s'intéressant aux modes de fonctionnement de certaines sociétés archaïques, Mauss montre bien qu'au système des dons contractuels est rattachée une certaine étiquette. Le don entraîne l'obligation de recevoir et l'obligation de rendre, sous peine d'être « aplati¹³ », pour reprendre un mot de l'anthropologue. Aplati au sens de perdre l'honneur, perdre la face, voire perdre son rang social. Autrement dit, le système économique dicte ses propres règles de convenances. Adolphe reste dans la liaison, puisqu'à ses yeux, devant le dévouement sans fin d'Ellénore, c'est ce qu'il *convient de faire*. Rien d'étonnant à ce qu'il soit tant en perte (ou en quête) de repères.

Et perte des repères

La « liaison inconvenable » représentera pour Adolphe une somme de calculs et de mauvais calculs se chiffrant *in fine* par un endettement affectif et social chronique. Un endettement familial également. Car s'il s'éloigne des conventions, Adolphe s'éloigne surtout de la loi

13. Marcel Mauss, *op. cit.*, p. 154. L'auteur dira de fait, relativement à l'attitude de refus devant un don : « Agir ainsi c'est manifester qu'on craint d'avoir à rendre, c'est craindre d'être "aplati" tant qu'on n'a pas rendu. En réalité, c'est être "aplati" déjà. »

du père. Nous avons effectivement mentionné, au début de notre article, que le roman s'ouvre alors qu'Adolphe vient de terminer ses études et doit faire son entrée dans la vie professionnelle et sociale. Aussi faut-il préciser que cette entrée est toute tracée par son père. Celui-ci a scellé, en quelque sorte, le sort de son fils en lui réservant, comme par filiation, une fonction au département où il travaille. Le tout dans le but bien calculé qu'un jour Adolphe hérite de son poste de ministre.

Ce prolongement des convenances sociales dans la loi paternelle, et vice versa, serait d'ailleurs dans l'ordre des choses selon Maurice Daumas. Dans son ouvrage sur la relation père-fils au XVIII^e siècle, l'historien écrit :

On parlera de « situation de conformité » pour désigner le pur et simple respect des règles et plus particulièrement la soumission du fils à la stratégie du chef de famille, l'acceptation de sa volonté à l'égard de la transmission de ses pouvoirs. L'exigence de conformité, qui est, au XVIII^e siècle et pour longtemps encore, à la base même du rôle de père, s'appuie sur la solidarité de destinées qui lie le père et le fils : [...] l'accomplissement du premier passe par la conformité du second¹⁴.

La solidarité de destinée suppose ici, comme le précise Daumas, la conformité du fils non seulement à l'autorité du père, mais encore à celle d'une lignée — le père, par son ascendant, est toujours le représentant d'un groupe.

À première vue, la liaison apparaît certes ainsi comme une façon, pour Adolphe, « de refuser le moule imposé par le père et l'ordre social, dans une forme de révolte, non assumée comme telle, contre le pouvoir patriarcal, héréditaire et arbitraire¹⁵ ». Les choses sont toutefois plus compliquées, nous l'avons vu. Et si le programme

14. Maurice Daumas, *Le syndrome des Grioux. La relation père-fils au XVIII^e siècle*, Paris, Seuil, 1990, p. 15.

15. Jean-Marie Roulin, *op. cit.*, p. 40.

initial de la liaison découle d'une angoisse qu'éprouve Adolphe devant la nécessité d'endosser ses nouvelles responsabilités à la fin de ses études, son éloignement du destin filial, avant même qu'il ne soit prisonnier d'un lien économique, ne nous semble pas relever uniquement d'un refus ou d'une révolte. Les inconduites d'Adolphe nous paraissent en effet tributaires d'un modèle patriarcal nettement problématique.

De toute évidence, Adolphe incarne « le travers particulier des jeunes gens du siècle¹⁶ », qui plus est à une époque traversée par une crise de la masculinité — la Révolution française ayant démantelé, ainsi que le rappelle André Rauch, l'ordre social ancien de la hiérarchie homme-femme et aspiré à « l'avènement d'une société égalitaire¹⁷ » et mixte. Une époque traversée également par une crise de l'identité paternelle, alors que la France, en dépit du parricide collectif commis le 21 janvier 1793, sera soumise dès le début du XIX^e siècle, sous l'Empire napoléonien, à un ordre patriarcal des plus rigides, où « l'État devien[dra] garant de l'autorité familiale¹⁸ », cherchant « à régenter ce qui jusqu'alors relevait de l'autorité paternelle¹⁹ ».

Mais par-delà ces considérations, nous croyons que le roman met surtout en avant une crise de la relation père-fils. Nous croyons aussi que les difficultés de cette filiation s'inscrivent en prolongement de ce que Daumas a nommé, en référence au roman de l'abbé Prévost, le « syndrome des Grioux ». Par cela, l'historien renvoie à l'angoisse dans la société des pères qu'entraîne au XVIII^e siècle la profonde mutation de l'exercice de l'autorité

16. Chateaubriand, « Préface de 1805 », *René*, GF-Flammarion, 1996, p. 83. Rappelons qu'*Adolphe* a été rédigé, pour l'essentiel, entre 1806 et 1810, et publié à Londres en juin 1816.

17. André Rauch, *Crise de l'identité masculine. 1789-1914*, Paris, Hachette Littératures, coll. « Pluriel », 2000, p. 254.

18. *Ibid.*, p. 252.

19. *Ibid.*

paternelle, et à la désobéissance filiale qui (parfois) en résulte. En effet, le modèle traditionnel du père despotique, justicier, détenteur d'un droit divin cède alors peu à peu le pas à

une nouvelle conception du rôle de père, fondée sur la bienveillance et la tendresse, la compréhension et l'équité, mettant à profit les ressorts de l'amour familial pour mieux asseoir l'autorité parentale²⁰.

Dans le roman — où il n'est par ailleurs aucunement question de la mère, au point que l'on pourrait la croire morte comme la mère du romancier est morte des suites de ses couches —, il ne fait pas de doute que le père d'Adolphe campe ce nouveau modèle. D'une indulgence déconcertante, il cède constamment aux demandes de son fils, sur qui il n'a jamais fait usage d'autorité, comme il l'avoue lui-même dans une de ses lettres — lettres au demeurant « affectueuses, pleines de conseils, raisonnables et sensibles » (A, p. 38). Il lui octroie la plus grande des libertés et trouve toujours des excuses pour masquer ses inconduites.

Aussi les difficultés que vit le père d'Adolphe à concilier cette autorité « paternante » avec l'imposition de sa loi, l'imposition du respect des convenances, expliquerait pourquoi il a recours à un tiers. En l'occurrence le baron de T*, son ami, qui ici servira de *repère*. C'est bien le baron de T* qui, en tenant lieu de second père pour Adolphe, marquera le retour de la loi paternelle à la fin du récit. Le rappel à l'ordre, la prescription. Il tentera de raisonner Adolphe sur sa « liaison inconvenable » en s'exprimant sans ménagement — ce que n'a jamais fait le père d'Adolphe. C'est aussi lui qui provoquera la rupture du couple en envoyant à Ellénore la lettre fatale où il l'informe des intentions, et des malheurs, de son amant.

Le père d'Adolphe exercerait donc une *influence* plus qu'une *autorité* en tant que telle. Ce qui nous amène à cette toute dernière question : Adolphe est-il vraiment si éloigné de la loi du père?

20. Maurice Daumas, *op. cit.*, p. 8.

Adolphe n'aura pas hérité du poste de ministre, mais il a bien hérité de quelque chose : l'indulgence et la timidité paternelles, que l'on devine, et qu'il reconnaît lui-même, dans les faiblesses de son caractère et son défaut d'autorité devant Ellénore. Mais ce n'est pas tout. Il semble que le père d'Adolphe lui ait également légué sa conception particulière de la gent féminine. Le fils ne dira-t-il pas, au début du récit :

J'avais, dans la maison de mon père, adopté sur les femmes un système assez immoral. Mon père, bien qu'il observât strictement les convenances extérieures, se permettait assez fréquemment des propos légers sur les liaisons d'amour : il les regardait comme des amusements, sinon permis, du moins excusables, et considérait le mariage seul sous un rapport sérieux. [...] mais du reste, toutes les femmes, aussi longtemps qu'il ne s'agissait pas de les épouser, lui paraissaient pouvoir, sans inconvénient, être prises, puis être quittées (A, p. 45).

Voilà peut-être la morale de l'histoire de ce roman d'apprentissage. *Adolphe* apprend au lecteur que les inconvenances, comme les convenances, peuvent être transmises ou enseignées. Il s'agit ensuite de savoir les manœuvrer. Tout est dans la mesure.